

Époque 1

Oyonnax  
Fin du printemps 1943

Les absents

## 1 - Le départ

Le plus difficile est de quitter la maison. De se préparer, de s'habiller de ses nippes démodées, qui ne valent pas un clou, comme elle aime à le clamer à son mari qui s'en moque d'ailleurs comme de l'an quarante. De rassembler dans un cabas le café, le sucre et quelques peignes qui serviront à amadouer les vendeurs potentiels et faire un peu de troc avec les péquenots de la plaine, pour essayer d'économiser l'argent liquide. Elle a bu un mauvais ersatz de café sans café, et avec beaucoup de lait béni pour passer le mauvais goût. Puis elle a cherché ses clés, son porte-monnaie ; elle a vérifié que s'y trouvaient toujours les billets de banque pliés en quatre avec soin. Que personne ne les avait pris ou n'y avait seulement touché ; elle n'a qu'une confiance limitée envers son soiffard de mari et son fils aîné qui disparaît dans la nature de plus en plus souvent, sans jamais rien dire, avec les lourds sacs que ramène de son côté son père et qu'il entropose dans l'armoire, sur le palier, qu'ils ferment précautionneusement tous deux à clé, chacun leur tour. L'armoire de leurs secrets d'hommes. Puis elle a ouvert la porte toujours selon le même cérémonial et l'a refermée doucement, sans la claquer, pour ne pas réveiller la mémé ou le petit. Les carreaux ont vibré, le mastic manque à plusieurs endroits. Personne ne peut donc les réparer, se dit-elle, jour après jour ? Pourquoi doit-elle supporter tout cela, c'est ce qu'elle se dit chaque journée que Dieu fait, et rien ne change. Il est tôt encore ; les rues sont vides de toute présence et le soleil n'est pas encore levé. Le plus important est qu'il ne pleuve pas ; heureusement, il ne fait pas froid. Les nuages rosés de la veille au soir annoncent une belle journée, du moins pour la matinée et le début d'après-midi. Elle a regardé une dernière fois la cuisine et la table avec la toile cirée décolorée, nettoyée, qui peluche de fibres sur les côtés. Tout est propre et soigné. Elle n'a rien à se reprocher. Il ne lui reste

qu'à faire le premier pas qui l'emmènera loin de chez elle, loin des siens. Pour un, deux ou trois jours... On verra bien.

L'expression « rentrer à la maison » lui saute maintenant à la figure, comme une illusion trop évidente pour être vraie ; comme si elle savait soudain qu'elle n'en aurait jamais une, vraiment à elle... Sa maison, c'est un petit appartement loué au-dessus de l'habitation où vivent leurs propriétaires et qui donne sur une vaste cour de graviers épars et de trous d'eau laissés par les pluies ; le lieu central d'accueil de tous les ateliers. Et pour accéder à leur logis, il faut monter un long escalier en bois assez raide puis marcher une vingtaine de mètres dans une coursive à ciel ouvert, aux quatre vents. Les courants d'air dès l'automne font que la cuisine qui donne sur l'entrée est glaciale, malgré le poêle à charbon.

Ne pas réveiller sa mère Amélie et le petit, son dernier fils, qui n'a que trois ans ; enfin, qui les aura en septembre, dans quelques mois. Son mari, lui, n'est pas rentré de la nuit. Son aîné a quant à lui disparu depuis trois jours... à 19 ans ; elle se fait un sang d'encre, à imaginer l'inimaginable. On a encore entendu clairement des tirs sporadiques, apportés par le vent, cette nuit, en provenance des forêts...

En fermant, elle regarde avec appréhension cette satanée armoire en sapin qui termine le couloir, à sa gauche, fermée d'un cadenas noir, gros et grossier. Le bois fissuré laisse deviner deux vieilles valises en carton marron à l'intérieur, couchées face aux portes usées par le temps, les insectes et les changements de saison. Et un sac de toile. En cas de fortes pluies, il arrive très souvent que le bois s'imbibe de l'eau qui gicle du toit ou de la rambarde. Et les rayons du soleil couchant la craquellent d'autant. Elle s'arrête devant le meuble et ne sait maintenant que penser, que faire. Il faudrait qu'elle lui parle, à Cyrille, pour une fois, qu'elle arrive à lui parler, pour lui dire son angoisse permanente, qu'elle n'en peut plus, de ce qui pourrait leur arriver tôt ou tard à eux tous. On connaît les opinions des propriétaires, ils ne leur feront pas de cadeaux, c'est certain. Alors pourquoi prendre de tels risques ? Et jusqu'à quand ? Il ne pense donc pas aux conséquences ? La vie est tellement difficile qu'il ne lui semble pas qu'il faille en rajouter. Mais elle s'est forgé une croyance : il l'a fait exprès, il n'y a pas d'autre solution... Et s'il cherchait le pire ? Et si c'était ça, la vérité ? Chercher absolument la catastrophe, dans une forme de vengeance inédite. Elle reste figée là sur le palier à cette pensée dérisoire, qui devient pour elle une évidence, alors qu'elle a tant d'autres soucis en tête. Elle se trouve comme terrassée, les yeux fixés sur la serrure de la porte de cette

armoire, comme si elle ne voyait rien d'autre, que l'origine des désastres et des morts à venir ; alors, pour se défaire de ses pensées sauvages, elle serre ses poings à en rendre toutes blanches ses phalanges, ses longs ongles durs déchirant presque sa peau d'ouvrière.

– Alors Thérèse, on rêve de bon matin ?

Elle reconnaît la voix grasse de sa propriétaire, qui reste plantée là dans la cour, les jambes écartées et les mains sur les hanches, devant un vieux seau cabossé et une serpillière trempant dans une eau saumâtre. Sa blouse délavée cache mal les deux gros poteaux qui lui servent de jambes, ses énormes seins pendent sur son gros ventre ; elle souffle comme un veau.

– Tu as déjà fini ton ménage de si bon matin, la Simone ?

– Oh, moi, tu sais, je ne suis jamais en retard... répondit la grosse mégère, avec un rien de perfidie. Si je commence pas dès six heures, je me mets en retard pour tout le reste de la journée. Et le gros Henri me fait pas de cadeaux, tu peux me croire, lança-t-elle, comme pour se faire excuser, pour trouver à la fois un coupable et une alliée potentielle.

– Y a pas de mal, répondit Thérèse qui ne voulait pas chercher la polémique si tôt en cette matinée.

– Tu pars en voyage ?

– Non, je vais en commissions, en Bresse.

– Ah ben, t'en as du courage ! Se taper tous ces kilomètres...

– Tu sais Simone, on n'a pas le choix ; il nous reste plus rien et on est cinq à table.

– Ça, fallait prévoir, répond immédiatement la Simone, entre ses dents, mais comme si elle regrettait déjà ses mots plus forts qu'elle, en se retournant et en essorant la vieille serpillière dont l'odeur rance remonte jusqu'au premier.

Thérèse ne relève pas la méchanceté ni l'hypocrisie de la « grosse vache », comme ils l'appellent d'habitude, entre eux, ce qui fait beaucoup rire le petit, ses mains doublées devant sa bouche. Elle sort la clé de la serrure, avec sa ficelle grossière qui sert de portecclés. Elle regarde cette clé et la petite qui permet d'ouvrir la boîte aux lettres et comprend soudain que tout ce qu'elle utilise, tout ce qu'ils possèdent, n'est fait que de bric et de broc. Preuve manifeste de leur condition d'ouvriers. Les années passent les unes après les autres dans une monotonie certaine et leur vie ne s'améliore pas pour autant. Impossible de mettre un sou de côté. Et dire que cela fait presque vingt ans qu'elle s'est mariée. Dix-huit exactement. Elle en a aujourd'hui exactement le double. Et elle se trouve si jeune et si vieille à la fois.

Thérèse fait comme d'habitude celle qui n'a pas entendu, mais la remarque la blesse au plus profond d'elle-même, comme un coup d'aiguille dans le ventre. Elle lui fait même une vilaine grimace. Elle se signe à l'envers et, pendant que la vieille a le nez dans son seau, dirige soudain son index vers elle, d'un geste rapide et violent, adressant le mauvais sort qu'elle a appris jeunette dans la campagne de l'Ain, par des rebouteux, des sourciers et des sorcières itinérantes : elle ne perd rien pour attendre... Elle tâte dans sa poche gauche de manteau la minuscule poupée en pâte à sel qui représente la vieille collabo, le corps traversé d'une aiguille acérée ; pour vérifier qu'elle ne l'a pas perdue. Et qu'elle ne perd rien pour attendre !

Après avoir rajusté son manteau, elle se baisse et se saisit des deux valises étonnamment légères et vides. Et puis elle lève la tête, instinctivement, et regarde le ciel, pour savoir quel temps il va faire dans les prochaines quarante-huit heures. Lire le temps à partir des couleurs des nuages comme lui ont appris sa mère et sa grand-mère, et observer dans les distances le relief immédiat des collines, des habitations ; saisir et comprendre également le goût du vent, les attitudes des animaux, oiseaux, chats, celle des vaches dans les prés, le vol des hirondelles, tout ce qu'elle a appris seule quand elle était encore toute petite en champs aux vaches, quand il fallait les garder, après qu'elle a dû abandonner l'école à l'âge de huit ans passés. Mais elle savait déjà lire, écrire et compter en neuvième. C'était bien là l'essentiel en ce début de siècle. Et à l'époque elle ne faisait pas beaucoup de fautes d'orthographe. Mais elle regrettait encore le bon temps de l'école communale. Mais c'est bien le manque qui lui fait regretter maintenant, au plus profond d'elle, ce qui aurait pu advenir en douceurs dans sa vie...

Elle regarde son vieil habit élimé qui descend jusqu'aux genoux et dont la couleur est passée sous les coudes et aux poignets, trop froid l'hiver et trop chaud l'été. Convenable pour les intersaisons, mais comme dans la région il n'en existe que deux, l'hiver et le mois de juillet, son utilisation efficace tend à être plutôt limitée. Elle redoute d'avoir trop chaud dès qu'elle aura effectué les premiers kilomètres, après avoir franchi les limites de la ville industrielle. Elle a graissé ses chaussures la veille au soir. Il faudra qu'elles tiennent pour l'aller mais aussi pour le retour.

Elle a descendu marche après marche, en faisant attention de ne pas faire de faux pas pour ne pas tomber et risquer de se blesser ; manquerait plus qu'une foulure !

– Dis donc la Trez, pourquoi tu prends pas le train ? Tu vas pas faire quatre-vingts bornes à pied, chargée comme tu seras ? Tu vas y laisser ta santé, ma pauvre...

– Ne crois pas que je le fais par plaisir ; je ne peux pas faire autrement, j’ai pas un rond...

Elle retourne la poche droite de son manteau et n’en ressort qu’un vieux mouchoir chiffonné.

– Mais ton homme ne t’aide pas ? Il gagne sa vie, il a du travail, lui. C’est pas comme tant d’autres. Et puis, il est pas au Stalag comme mon frère, et je peux te dire que je sais pas du tout quand il pourra rentrer de là-bas...

– Mon homme, comme tu dis, me donne le strict minimum... Et encore, faut que je pleure pour acheter quelque chose et donner à manger aux gosses. Je peux compter que sur moi...

– Ça, fallait prévoir...

Thérèse la regarde fixement, et avec une telle intensité, que l’autre rougit subitement, tourne talons et repart vers ses occupations. Elle refait le signe du mal, le signe de croix à l’envers, mais cette fois-ci en pensée tout en caressant la poupée...

Elle reprend ses valises, plus le sac à main noir, et traverse la cour jusqu’à l’entrée qui donne sur la rue. Les ateliers commencent à bourdonner de l’activité des quelques ouvriers âgés qui mettent en route les machines à polir, de leur ronron rassurant et entêtant. La ville se réveille lentement avec ce bruit entêtant qui continuera toute la journée, six jours sur sept. Au bout de la rue, elle voit enfin une silhouette qu’elle reconnaît immédiatement et qui se dirige vers elle à vive allure. C’est sa belle-sœur ; pour une fois elle est à l’heure.

## 2 – L'approche de la Sainte Vierge

Les deux belles-sœurs se saluent sans effusion, d'une unique bise, d'un bonjour rapide et franc, et Thérèse donne immédiatement une des deux valises à une petite bonne femme au teint hâlé, aux cheveux de jais, tellement bouclés qu'on dirait une Gitane. Elle s'empresse de la prendre puis toutes deux se mettent en route immédiatement en direction de la plaine, prenant le sentier au travers des joncs avant d'attaquer la colline, par la route principale qui permet ensuite de quitter la ville vers l'ouest, par une pente bien raide. Elles avancent d'un pas alerte et aucune des deux ne paraît subir, dans l'élan de ces premiers mètres, la marche de l'autre. Elles marchent au pas, coordonnées dans leurs efforts communs. La nuit s'est dissipée il y a peu et les premiers rayons du soleil commencent à poindre, vers l'est, derrière la montagne de sapins. Il ne fait pas particulièrement froid, en tout cas bien moins que pendant les hivers et printemps précédents.

– Tu as des nouvelles de ton frère ?

– Non ! Il n'est pas rentré... Encore ? Il avait un match ? Mais on n'est pas dimanche... Il a dû faire la bamboula ?

– Si je te pose la question, c'est bien parce que je ne sais pas...

– Te vexes pas, Thérèse, je te jure que je ne sais rien. Je ne veux pas te blesser.

– Oh, ce que j'en dis, moi...

– Tu penses qu'il nous aurait payé le train ?

– Mais tu rêves donc, Philo, il est sans un sou ! Je le sais, je le lui ai demandé hier matin avant qu'il ne parte pour la Vapeur ; il peut même pas se payer un casse-croûte pour le midi... Et comme le soir, y a que la soupe aux patates... Enfin, c'est ce qu'il m'a dit.

– Je le crois ; Cyrille n'a jamais été un menteur. Mais mets-toi à sa place un moment, fit sa belle-sœur, sur un ton qui se voulait gentil mais insistant.

– Moi ? Et pourquoi ?

Thérèse accéléra et planta sa belle-sœur restée à quelques mètres derrière et cette dernière dut faire un vrai effort physique pour la rattraper et demeurer à son niveau.

- Me fais pas la tête, la Trez, vu le temps qu'on va passer ensemble ! Sinon, je rentre chez Pierre, moi...

À la pensée qu'elle allait peut-être devoir se coltiner seule au retour deux valises pleines à craquer, Thérèse ralentit soudain et si rapidement que Philomène lui rentra dans le derrière. Ce qui les fit rire toutes les deux.

- Heureusement que t'es bien rembourrée, fit la maigrelette, en riant aux éclats.

Elle pose sa valise et met sa main dans la poche d'un pardessus qui remonte à Mathusalem... en retire un paquet de Caporal et en allume une. Elle colle sa clope dans le coin de sa bouche, à la garçonne. La fumée sort de sa bouche puis de son nez comme d'une cheminée d'usine.

- Pause, fit-elle. Allez la Trez, on fait la paix, sinon on va jamais y arriver.

Elles se regardent avec un sourire de connivence. Depuis leur toute première rencontre elles se sont toutes les deux toujours appréciées. Alors qu'elles étaient si différentes, dans le style de vie, dans le paraître, dans la verve... Elles reprennent leur marche et déjà la ville n'est plus la ville. Elles traversent un espace dégagé puis atteignent les joncs d'un marécage déjà presque asséché en cette saison ; un chemin s'est fait sous les nombreux passages au fil des années car c'est un raccourci qui permet de gagner la nationale, un peu plus loin, et d'économiser plusieurs centaines de mètres d'un assez long détour. Le chemin est aujourd'hui des plus praticables car cela fait un certain temps qu'il n'a pas plu. Elles ne mouilleront donc pas leurs pieds ni n'abîmeront leurs godasses. Le marais n'est pourtant pas très rassurant, les joncs ont déjà pas mal poussé et on ne sait jamais si quelqu'un peut vous tomber dessus, comme ça, à l'improviste.

- Tu connais le chemin, j'espère, affirme sans grande conviction la Philo. Je vois que tu le connais même très bien... fait-elle lorsqu'elles longent un petit carré dégagé, aux ajoncs aplanis, et qui sert indiscutablement de lieu de rendez-vous pour les amoureux.

- Allez, te vexes pas, je rigole, renchérit-elle, le regard lubrique. C'est bon à connaître ce coin, sympa et proche de tout. Je m'en souviendrai...

Thérèse maugrée et avance sans s'attarder à ce point de détail.

- Cause pas tant, et avance ! On n'est pas arrivées, tant s'en faut !

- Ben, elle est mal lunée, ce matin, on dirait bien...



Les deux femmes marchent désormais en silence et finissent par sortir de la zone de marécage après avoir escaladé un petit dénivelé de terre, passant entre des orties menaçantes. Elles marchent encore quelques dizaines de mètres puis foulent enfin la route où passent durant la journée, à de rares occasions, des véhicules automobiles et souvent des charrettes attelées. Au même moment, une Traction avant descend la pente à vive allure. Elles voient quatre types habillés de pardessus noir et en béret à l'intérieur. La bagnole déboule à toute allure.

– Y sont bien pressés ! fait Philo.

– Ils vont dans le centre, à la mairie, je pense ; ou à la gendarmerie... J'en ai reconnu deux, à l'arrière ; y a un petit patron, un gonze du PSF, et avec lui le garagiste...

– Qu'ils y aillent ! S'ils avaient de la place, je serais bien repartie pour Bourg avec eux ! Et ils m'auraient évité toutes ces heures de marche forcée qu'on va devoir se fader...

Elles regardent ensemble le raidillon qui se présente devant elles. Ce n'est qu'une colline, au sommet de laquelle une statue en pierre surveille la vallée de l'Ange et la ville industrielle. Mais rien que d'y penser, elles en ont déjà les jambes coupées. Elles s'élancent ensemble, leurs grands pas se brisant soudain sur la raideur de la pente et ce n'est que par petits pas, multipliés, le dos courbé, face tournée vers la terre, qu'elles avancent, obstinément, mètre après mètre.

– Et arrête de m'appeler « Philo », la Trez, tu sais bien que je n'ai jamais aimé ce prénom. Où diable d'ailleurs mes parents sont-ils allés le chercher ? Tu peux me le dire, toi ?

– C'est tout de même ton prénom de baptême, non ?

– Je ne l'ai pas choisi !

– Parce que tu crois qu'on a le choix ?

– J'ai en tout cas le choix de ne pas le vouloir, c'est déjà pas si mal...

Elles avancent lentement et la discussion a au moins le mérite de leur faire oublier la montée.

– Et comment que tu veux qu'on t'appelle alors ?

– Mais je te l'ai déjà dit mille fois : Emma, avec deux « m ». C'est pas sorcier. J'ai choisi mon prénom ! Qui peut en dire autant ? Toi ?

– Moi ? J'ai bien assez de celui que je porte... Et j'ai bien d'autres chats à fouetter. Surtout maintenant. Regarde... Emma. Regarde la statue ; elle nous observe. On dirait qu'elle nous protège.

Thérèse s'arrête et prend le temps de contempler la statue de la Vierge qui tend un bras protecteur au-dessus de la vallée, dans sa direction.

– Tu y crois ? l'interroge Emma. Moi, je trouve qu'elle fait le salut des Boches... Ou qu'elle mate les jeunes qui se bécotent dans les joncs. D'où sa tête ! Elle regrette ce qu'elle n'a pas connu...

– C'est pas parce que tu n'as pas de morale qu'il faut tenir de tels propos. Tu causes comme ton rouge de frère...

– Laisse mon frangin où il est... Et Dieu seul sait d'ailleurs où il est en ce moment, et où il a passé la nuit.

– Il doit dessaouler quelque part, comme d'habitude.

– Te fais pas de bile, il finira bien par rentrer.

– Tu sais ma belle, je m'en fais pas ; ou plus... Cela fait un bail que je me fous pas mal de ce qu'il fait. Ni avec qui, si tu vois ce que je veux dire... Depuis que le petit est né, tu as bien compris que ce n'est plus pareil. Et que veux-tu que j'y fasse maintenant ?

La question n'impliquait aucune réponse, c'est ainsi que l'entendit l'Emma, qui ne répondit pas pour ne pas polémiquer ; mais elle trouvait que Thérèse l'agaçait, à renverser ainsi les rôles. Le petit était bien né en septembre 1940, non ? Quand son père était mobilisé depuis belle lurette à Perpignan... Depuis la drôle de guerre, comme la nommaient à l'époque les journaux.

Et c'est ainsi qu'elles arrivèrent en sueur, au pied de la statue. Elles s'arrêtèrent et la regardèrent ; paradoxalement, le regard plein de bonté de la pierre taillée les toucha, chacune différemment. Elles se turent et se retournèrent pour voir la ville. La lumière était belle sur les sapins d'en face, au côté opposé de la vallée, qui apparaissaient bien noirs, se confondant presque avec les derniers restes de la nuit ; les premiers rayons de soleil apparurent alors derrière elles comme des jetés de peinture d'or jaillissant soudain de la terre et du ciel. Quelques cheminées fumaient dans le petit matin et une onde de brouillard formant un nuage grisâtre protégeait encore la ville qui se prélassait dans un étonnant silence ; mais cela faisait déjà trois ans que le silence durait.

Ce fut Emma qui reprit la parole la première ; jetant préalablement un coup d'œil à droite, puis à gauche, méfiante.

– Tiens, tu sais ce que m'a dit à l'oreille Pierrot hier soir au café, après le service ?

– Non... Dis voir.

– À la radio anglaise, ils l'ont annoncé, c'est sûr cette fois, c'est officiel : Stalingrad n'est pas tombée... L'Armée rouge a gagné...